

alliance de vingt-cinq années avec Zürich, Berne, Lucerne, Zug, Schwytz et Glaris, et assura sa liberté et son indépendance. Depuis cette époque, Schaffhouse fut, pour les confédérés, la clé des importants passages du *Kleckgau* et du *Hégau*, du côté de la Souabe; et les comtes de Souabe, de Tengen, etc., furent forcés d'embrasser le parti de la république helvétique. D'ailleurs les Schaffhousois combattirent valeureusement dans les rangs des confédérés contre les Bourguignons et leurs autres ennemis: aussi, en récompense de tant de services, Schaffhouse fut admis, en 1501, dans la confédération, dont il forma le douzième canton. Les premiers réformateurs de cette contrée furent Sébastien Wagner et Hofmann, qui prêchèrent la réforme en 1522; mais elle ne fut généralement adoptée qu'en 1529, quoique l'abbé du monastère de Tous-les-Saints et l'abbesse du couvent de Sainte-Agnès, fondé en 1083, eussent, dès l'an 1525, abandonné à la ville leurs abbayes et tous les revenus qui en dépendaient. Une grande partie des familles nobles s'éloignèrent de Schaffhouse à la suite de la réforme, et de nouvelles lois politiques restreignirent considérablement les prérogatives de ceux qui y restèrent. Pendant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les anabaptistes y excitèrent de fréquents troubles; il en a été de même des *piétistes* et d'autres sectaires au XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans les années 1798, 1799 et 1800, Schaffhouse fut occupé tour à tour par les Français et les Autrichiens. Le 10 octobre 1799, l'armée russe effectua sa retraite de la Suisse en passant le Rhin sur trois points, à Schaffhouse, au couvent de Paradies et à Büssingen.

#### MOEURS. — CARACTÈRES.

Les Schaffhousois ont plus de rapport dans leurs mœurs avec les habitans de la Souabe, leurs voisins, qu'avec les Suisses; cependant ils tiennent aussi de ces derniers. Les artisans des villes sont laborieux; les paysans sont sobres, actifs et industriels. Leur langage est moins corrompu que celui des autres cantons de la Suisse allemande.

Il y a à Schaffhouse une grande aisance parmi toutes les classes de la société; ceux qui tiennent à l'aristocratie, ceux qui ont cherché dans le commerce les moyens de rétablir leur antique fortune, n'ont pas la morgue des hauts seigneurs de Berne: ils sont affables envers les étrangers et aiment à les recevoir sous leur toit hospitalier, où l'or ne brille point, mais où règne une propreté toute hollandaise. A une grande franchise de caractère, ils joignent une rigide probité, des connaissances assez variées, le goût des arts, l'amour de l'étude et de la patrie.

Comme dans la plupart des villes de l'Allemagne, il existe à Schaffhouse et dans tout le canton des *Nachwachteren*, chargés d'interrompre le sommeil des habitans en criant à chaque heure de la nuit, sur le mode le plus lugubre: « *Écoutez mes paroles!... Il est onze heures!... minuit!... Deux heures!... Éteignez la lumière, et le feu et que Dieu vous protège!* Cette coutume vient de ce que presque toutes les maisons sont construites en bois de sapin.

#### VILLES. — VILLAGES.

SCHAFFHOUSE. Au premier aspect, Schaffhouse plaît à l'étranger; malgré l'inégalité de son sol, c'est une ville agréable. Ses rues sont larges, régulières et aérées; ses maisons, qui portent en général le nom des propriétaires, quelquefois celui de l'architecte, la date de leur construction, et souvent une devise, sont flanquées à l'extérieur d'une espèce de bastion ou de tour, à l'instar de quelques-unes de nos vieilles maisons de France: chacune de ces tours est garnie de plusieurs petites fenêtres. La plupart des maisons sont peintes extérieurement. Le *münster* est un assez bel édifice qui repose sur douze colonnes de pierre. L'hôtel-de-ville est peint à fresque à l'intérieur. La bibliothèque, enrichie de celle de l'historien Müller et de celle de son frère, le professeur G. Müller, mérite d'être visitée.

Mais la plus grande merveille de Schaffhouse, celle qui excitait l'admiration des étrangers, le pont convert, ouvrage d'un simple ouvrier, et que supportaient huit arches d'une étonnante hardiesse, n'existe plus; il fut incendié en 1799. On en conserve le modèle à la bibliothèque de la ville.

Il y a à Schaffhouse plusieurs manufactures importantes d'étoffes de coton et de soie, une imprimerie de toiles peintes et une filature de coton, ainsi que des tanneries considérables. Il faut visiter le *Fasenstaub*, à l'ouest de la ville, et son beau jardin, et la *Nouvelle promenade*. Du bastion du *Mounoth*, et du lieu nommé *Auf der Enge*, on jouit des plus charmantes vues. Les environs de la ville sont riches en sites pittoresques. Il paraît à Schaffhouse deux fois par semaine deux gazettes allemandes.

STEIN. La forteresse de *Ganodurum*, bâtie par les Romains et détruite par les peuples de l'Allemagne, était située sur le sol qu'occupe maintenant cette jolie ville. Dès le VIII<sup>e</sup> siècle, un bourg considérable s'était élevé sur les ruines de cette forteresse; le duc Burckhard de Souabe l'entoura de murs en 966. L'abbaye de *Saint-Georges de Stein*, fondée en 1005, ne contribua pas peu à

augmenter la prospérité de cette ville, qui tomba entre les mains des sires de Hohenklingen. Ces seigneurs, dont la famille était fort ancienne, avaient leur château sur la rive gauche du fleuve vis-à-vis de Stein. En 1547, trois frères de cette antique maison vendirent à la ville tous les droits qu'ils y possédaient, pour la somme de 24,500 florins. Stein étant ainsi devenu à peu près indépendant, agrandit son territoire par de nouvelles acquisitions, régla la forme de son gouvernement, et conclut en 1459 une alliance avec les villes de Zürich et de Schaffhouse. Mais les persécutions de la noblesse du voisinage l'obligèrent, en l'an 1484, de se mettre sous la protection des Züricois, en les reconnaissant pour ses souverains, sous la réserve de ses droits et franchises. Plusieurs fois, depuis cette époque, certaines expressions contenues dans le serment d'hommage, et quelques points douteux, donnèrent lieu à de sérieuses contestations entre cette ville et les habitans de Zürich. En 1783, les troubles qui y éclatèrent furent terminés par la force des armes.

La jolie petite ville de Stein offre un aspect animé. Sa situation au bord du Rhin est fort pittoresque. On y correspond avec la rive opposée, au moyen d'un pont de 235 pieds de longueur, construit au lieu même où le fleuve sort du *lac inférieur*. La société de lecture établie à Stein possède une assez belle bibliothèque.

Rodolphe Stadler, dont la vie aventureuse et la fin tragique méritent d'être connues, naquit à Stein; son père était l'un des magistrats de la ville. Son fils apprit le métier d'horloger plus par goût que par besoin. Mais son compatriote et ami le baron de Schwarzenhorn ayant été nommé par la cour de Vienne ambassadeur à Constantinople, Stadler partit avec lui. Arrivé dans la capitale de l'empire Ottoman, il se lia avec le célèbre voyageur Tavernier, qu'il accompagna à Ispahan. Aucun horloger n'avait encore pénétré dans ce pays: Rodolphe s'y acquit bientôt une brillante réputation. Le khan de Schiras l'ayant présenté au Scha-Sophi alors roi de Perse, celui-ci fut si content d'une montre à répétition que venait de terminer Stadler, qu'il l'attacha à son service et lui assigna un traitement de 230 tomans (1450 écus) avec des vivres pour lui, un domestique et deux chevaux. Chaque matin, au lever du roi, Stadler venait monter la merveilleuse montre et s'entretenait familièrement avec le monarque, qui prenait plaisir à le questionner et lui faisait verser chaque fois une coupe de vin de Schiras. Comme le Schaffhousois avait appris la langue du pays, il la parlait avec grâce et devenait de plus en plus agréable au Scha-Sophi. Néanmoins, au bout de

quelques années, Stadler ayant amassé une fortune considérable, résolut de retourner dans sa patrie dont le souvenir était toujours présent à sa pensée; sa destinée s'opposa à ce que ce projet fût réalisé. Fiancé à une jeune et belle chrétienne de la secte des Nestoriens, Rodolphe l'avait logée dans sa maison, où elle occupait l'appartement des femmes, contigu au sien; il l'aimait et en était jaloux. Un jour qu'il avait assisté à un grand festin et qu'il revenait chez lui, impatient de revoir la jeune chrétienne, il surprit un Persan qui sortait de son appartement: c'était le fils d'un des officiers du Scha-Sophi. Stadler ne put contenir sa fureur, et, saisissant un de ses pistolets, il tua le jeune homme, comme celui-ci cherchait à s'échapper en franchissant le mur d'enceinte de la cour de sa maison. Le lendemain il se rendit au palais comme de coutume, et le Scha-Sophi lui ayant demandé s'il avait quelque nouvelle à lui apprendre, Stadler, qui savait que le roi était déjà instruit, lui raconta qu'il avait tué la veille le fils d'un des officiers de sa majesté qu'il avait trouvé sortant de l'appartement de ses femmes. Le roi garda d'abord le silence; puis, comme s'il n'avait rien entendu, il conversa comme à l'ordinaire avec l'horloger royal. Le crédit toujours croissant du Schaffhousois n'avait pas manqué de lui attirer de puissans ennemis parmi les courtisans; de ce nombre était Mirza-Také l'*atémat doulet* (premier ministre), auquel il avait déplu à cause de son extrême franchise. Ce visir, qui savait que son maître désirait ardemment que Stadler embrassât le mahométisme afin de le retenir pour toujours à sa cour, insinua au Scha-Sophi que cet événement lui offrait une excellente occasion de forcer le Schaffhousois à prendre le turban. « En Perse, ajouta-t-il, un chrétien qui tue un musulman doit périr, à moins qu'il ne change de religion; que votre majesté dise un mot, et sa volonté s'accomplira. » Le monarque goûta cet avis, fit venir son horloger et lui annonça que, non-seulement il lui ferait grâce entière, mais qu'il voulait encore le combler de présens et de dignités, pourvu qu'il consentit à embrasser la religion de ses peuples. Stadler refusa la vie à cette indigne condition. « Mon corps appartient à votre majesté, répliqua-t-il, mais mon âme appartient à Dieu seul. » Le Scha-Sophi, irrité de ce refus opiniâtre, le fait jeter dans une prison; cependant le lendemain il le fait appeler et lui offre, outre sa grâce, 10,000 tomans (150,000 écus), une femme de son harem, avec tous ses bijoux, et le retour de son ancienne amitié. Nouveau refus du Schaffhousois. Le Scha-Sophi, furieux, donne l'ordre de livrer Stadler au frère du défunt, selon la loi

persane, qui veut que le plus proche parent d'un homme assassiné coupe la tête de l'assassin au milieu d'une place publique. En vain les amis de Stadler essayèrent d'obtenir une audience du roi, afin de solliciter sa grâce; Mirza-Také empêcha que personne ne pût pénétrer jusqu'au monarque.

Cependant Stadler était dans la prison; on lui avait passé au cou le *palenk*, espèce de triangle en bois qui l'empêchait de se coucher et de dormir. Par l'ordre du *Sedder*, ou grand-juge, on le conduisit sur le *méidan* (place publique), où on le livra au frère du Persan. Ce frère, que la loi nommait *Vengeur du sang*, tira son sabre pour l'immoler; mais, soit émotion, soit maladresse, la lame glissa sur le *palenk*, de sorte qu'au lieu d'abattre la tête de Stadler, il se blessa grièvement à la cuisse. Alors le peuple assemblé sur la place commença à s'appitoyer sur son sort, et plusieurs des assistants déclarèrent même qu'on n'irait pas plus loin, dans la crainte d'une émeute populaire. On ramena donc Stadler dans sa prison, où il demeura une semaine, pendant laquelle le roi tenta encore plusieurs fois de le décider à prendre le turban; mais Stadler refusa toujours avec une nouvelle fermeté. Alors, malgré les sollicitations de plusieurs grands de la cour, et surtout du khan de Schiras, qui avait conçu pour lui une véritable amitié, l'horloger royal fut une seconde fois abandonné à son malheureux sort. Remis de nouveau entre les mains d'un des proches parens du défunt, et reconduit sur la place publique, il demanda et obtint qu'on lui ôte le *palenk*, dans la crainte qu'il ne détourne le coup fatal; puis, tombant à genoux, il fait avec ferveur une courte prière, et après avoir dit avec une noble résignation à celui qui tenait le glaive, qu'il lui pardonne au nom de Jésus-Christ, sa tête tombe, et le peuple immense qui remplit la place pousse à cette vue horrible un cri de douleur et de regret. Ainsi périt au mois d'octobre 1637 le Schaffhouseois Rodolphe Stadler, âgé de 28 ans. Ses amis recueillirent son corps et lui firent élever un monument surmonté d'un dôme que supportent quatre colonnes de pierre, et qui subsiste encore dans l'un des cimetières du faubourg de Zulpha.

**DIESSENHOFEN.** Cette petite ville est située au bord du Rhin. Ses rues, assez larges, sont ornées de quelques belles maisons. Le passage des marchandises qu'on transporte de Schaffhouse à Constance procure quelques ressources aux habitans, parmi lesquels les réformés sont beaucoup plus nombreux que les catholiques. Diessenhofen ayant embrassé la réforme de bonne heure, à l'instigation de ses prêtres, qui abjurèrent tous à la fois le catholicisme, les religieuses de *Catherin-Thal*,

couvent à un quart de lieue de la ville, se montrèrent plus fermes et plus courageuses; l'exemple ne put les entraîner. Elles renvoyèrent leurs aumôniers, leurs chapelains, et, faute de prêtres, chantèrent elles-mêmes la messe, officèrent, et choisirent dans le couvent un orateur femelle qui s'acquitta à merveille de sa nouvelle tâche et prêcha seulement, dit la chronique, un peu plus longuement que le prédicateur ordinaire.

#### CURIOSITÉS NATURELLES.

##### LA CHUTE DU RHIN.

C'est par la rive droite du Rhin qu'il faut arriver pour connaître la cataracte de Laufen. A *Neuhaus* (Maison-Isolée), on quitte la grande route et l'on prend un sentier qui est à gauche; le terrain sert ici à merveille le voyageur. D'épaisses broussailles, des haies vives, des arbres de haute futaie, forment comme un rideau de verdure qui cache aux regards la chute du Rhin dont il n'entend que les mugissemens sourds et lointains. A mesure qu'il avance, la voix du fleuve s'enfle et grossit, l'air se charge de vapeurs humides et souffle violemment; l'âme est comme saisie d'une frayeur involontaire: on n'est plus qu'à quelques pas de la chute, qu'on n'aperçoit point encore, mais qui se révèle par ses fureurs. Le sol s'incline, se recourbe, fuit, et conduit ainsi par mille sinuosités, ouvrage du hasard, devant une des plus grandes merveilles de la nature. On est en face de la cataracte!.... La première impression est faible et bien au-dessous de celle qu'on se promettait. L'œil, qui croit se tromper, se porte sur chacune des bouches de l'abîme et revient à la plus large d'entre elles, mais sans étonnement ni effroi, et l'imagination, fâchée d'avoir été prise pour dupe, travaille à s'émouvoir, et se plonge au milieu de cette nappe immense d'eau dont le bruit seul a quelque chose de solennel.

Mais qu'on traverse le fleuve, qu'on aborde et qu'on gravisse jusqu'à la plate-forme d'une espèce de château habité par le peintre Bleuler, dont les belles gouaches sont si estimées; cet artiste a imaginé plusieurs *repos* où les effets de la terreur et de l'admiration sont habilement gradués. C'est devant une balustrade en bois qu'on se place d'abord, et où l'on voit de profil les trois chutes; puis on descend dans un kiosque, où, plus rapproché, on saisit quelques détails de cet enfer d'eau. On descend encore, et l'on arrive à une galerie de forme carrée qui tremble sous les battemens des ondes. C'est sur ce frêle plancher, jeté le long des parois du rocher, et où l'on ne met